

BIBLIOTHEQUE DE GENEVE
Br.
1895
*

1

COLLECTION DES GLANES FRANÇAISES

ROMAIN ROLLAND

L'HUMBLE VIE HÉROÏQUE

*Pensées choisies
et précédées d'une introduction, par*

ALPHONSE SÉCHÉ



E. SANSOT & C^o

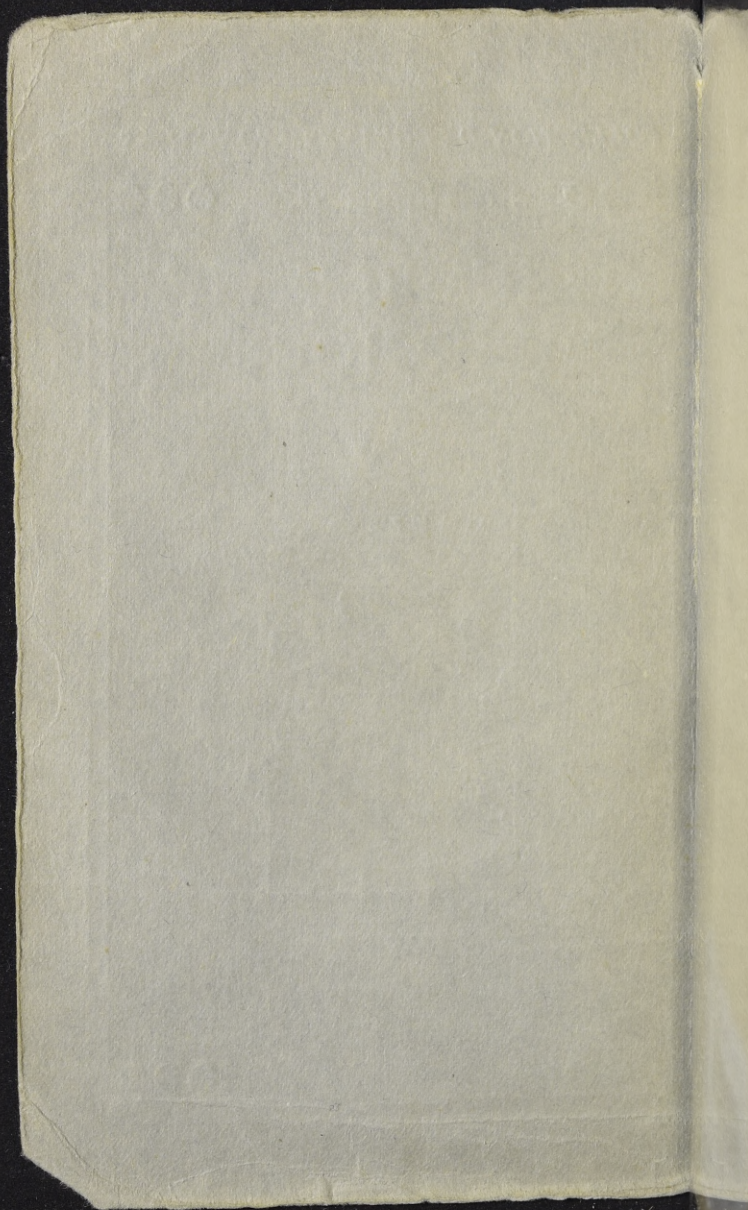
PARIS

Editeurs

PARIS

9, RUE DE L'ÉPERON, 9

52,418



L'HUMBLE VIE HÉROÏQUE

GE Bibliothèque publique et universitaire



1062798525

BR 1895
Rolland, Romain * L'humble vie h ero que

1062798525

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
DOUZE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE 1 A 12
ET VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER
NUMÉROTÉS DE 13 A 32

COLLECTION DES GLANES FRANÇAISES

ROMAIN ROLLAND

L'Humble Vie héroïque

*Pensées choisies et précédées
d'une Introduction*

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

PARIS

E. SANSOT & C^{ie}, éditeurs

9, RUE DE L'ÉPERON, 9

Tous droits réservés

Toutes les « pensées » qui ne sont pas suivies de l'indication de la source, sont extraites de JEAN CHRISTOPHE, édité par la librairie Paul Ollendorff.

JEAN CHRISTOPHE

- I. — *L'Aube* 1 vol.
- II. — *Le Matin* 1 vol.
- III. — *L'Adolescent* 1 vol.
- IV. — *La Révolte* 1 vol.

JEAN CHRISTOPHE A PARIS

- I. — *La Foire sur la place* . . . 1 vol.
- II. — *Antoinette* 1 vol.
- III. — *Dans la maison* 1 vol.

LA FIN DU VOYAGE

- I. — *Les Amies* 1 vol.
- II. — *Le Buisson ardent* 1 vol.

INTRODUCTION

Une préface!... Si l'on n'avait à dire dans quel esprit a été composé ce petit recueil, une préface — si courte soit-elle — serait superflue. Les aphorismes que l'on a groupés ici se suffisent à eux-mêmes; il n'est point nécessaire de les expliquer, de les commenter. Romain Rolland est bien de chez nous, il pense et écrit clairement, simplement; aucun nuage, aucune atmosphère mystérieuse n'enveloppe son œuvre, qui n'a pas besoin du secours des brumes du Nord pour être forte, profonde et humaine.

C'est Brunetière qui a remarqué, je crois, que l'un des traits essentiels de notre littérature est son caractère enseignant. — En Allemagne, l'écrivain écrit pour soi-même, il ne fait

rien pour aider le public à pénétrer sa pensée. En France, au contraire, on s'applique à demeurer à la portée du public, on va à lui : nous désirons en être immédiatement compris, sans efforts. Pourquoi ? Parce que nous voulons instruire, parce que nous voulons convaincre. Romain Rolland dit très spirituellement : « Quand un Français a des idées, il veut les imposer aux autres. Quand il n'en a pas, il le veut tout de même... »

Ne serait-ce pas un peu à cette tendance autoritaire et un rien pédagogique, que notre littérature doit sa forme si naturellement aphoristique ? Je parle, bien entendu, de notre littérature d'idée, car, pour ce qui est de la littérature descriptive et sentimentale, il va de soi qu'elle vise uniquement à émouvoir ; elle ne s'adresse pas à notre raison ; elle ne cherche pas à convaincre ; elle n'a aucun caractère enseignant...

L'œuvre de Romain Rolland est descriptive par moments, sentimen-

tale et riche de sensibilité, plus souvent. La psychologie y tient, aussi, une grande place — peut-être la meilleure. Mais, d'un bout à l'autre, elle est chargée d'idées. A ses facultés créatrices de types humains, Romain Rolland joint celles, non moins brillantes, de penseur et de moraliste. Ceci ajouté à ses qualités si françaises d'esprit et d'expression, faut-il s'étonner que ses livres soient tous émaillés de maximes et d'aphorismes ! Je n'irai pas jusqu'à prétendre que, ses idées, il veuille nous les imposer. Il est néanmoins permis de croire qu'il ne ferait point opposition à ce que nous les partageons plus ou moins ! Autrement, pourquoi les écrire ? D'ailleurs, je le répète, Romain Rolland est trop plein du génie de la race, pour échapper lui-même à la douce manie qu'il raille chez ses compatriotes.

Au vrai, chez lui, la pensée se présente tout naturellement sous la forme de préceptes. C'est que, avant

d'être un romancier, un critique et un dramaturge, l'auteur de Jean Christophe est un moraliste. Et, avant d'être un moraliste, il est un croyant. Non qu'il appartienne à aucune Eglise, — mais parce que de tout son être, de toute son âme il sert la Vérité. Voilà sa Religion. De tout son être, de toute son âme, il croit en la Vérité. — La Vérité est à la base et au faite de sa foi. Elle est sa directrice pour la vie et pour l'art. A cause d'elle, pour ne jamais faillir à son culte, il ne fera de concession à rien ni à personne; il se tiendra à l'écart de toutes compromissions mondaines ou littéraires. Il conserve jalousement sa liberté d'action et de pensée, afin de servir toujours fidèlement la pure et hautaine déesse qu'il s'est choisie.

Romain Rolland n'est pas uniquement un artiste, c'est un penseur, c'est une conscience, c'est une force morale. Je ne serais pas surpris qu'il se crût une mission à remplir. Et c'est

cela sans doute, qui l'a soutenu dans les heures d'épreuves, c'est cela aussi qui donne à son œuvre, semble-t-il, une sorte de gravité, une sérénité robuste et jusqu'au tour aphoristique de sa forme. — Il se garde, certes, de tout pédantisme. Il ne prêche point non plus. Cependant, il aime à condenser sa pensée en des formules courtes, au tour philosophique, aisément assimilables.

On a dit, à propos de Jean Christophe, cette forêt d'idées, des sentiments et d'amour, que Romain Rolland avait concentré, en ce livre admirable, toute sa philosophie dans « l'exaltation de la douleur ». Cela est vrai. Mais l'on voit où aboutit cette proposition. — L'exaltation de la douleur, n'est-ce pas un sentiment chrétien?... Et pourtant, l'écrivain du Triomphe de la Raison est un esprit libre; mais c'est un esprit libre qui a lu Tolstoï. D'où il ne faut point se hâter de conclure que ce dernier exerça, sur lui, une influence déci-

sive, quant à la direction que devait prendre sa pensée. Bien avant de subir l'art russe, il avait été profondément impressionné par Spinoza. Il ne s'en cache pas. Lorsque, à l'Ecole normale, il découvrit Tolstoï, il y trouva la même ivresse de la vie que lui avait déjà fait sentir le philosophe d'Amsterdam. Ce qui l'attire chez le sage de Iasnaïa Poliana — sage et fou! — c'est précisément ce qu'il croit y reconnaître de semblable à lui-même. Le génie du grand homme rayonne, radieux, alors que la lumière de la vie, chez l'étudiant, n'est qu'une aube, mais cette aube est de même essence que l'éblouissante flamme dont la conscience russe est pour jamais illuminée. Avec toute la différence des races et des tempéraments, Tolstoï et Romain Rolland sont de la même famille spirituelle.

Chrétien, certes, Romain Rolland ne l'est point. Et cependant son esprit n'est pas sans accuser une réelle tendance mystique. Peut-être est-il

déiste, un peu à la façon d'un Rousseau. Peut-être pourrait-on écrire aussi, sans trop de ridicule, que le sentiment mystique, chez lui, se confond avec le sentiment de la musique. La musique n'a-t-elle pas en soi quelque chose d'extra-terrestre, d'idéal, qui grandit l'être et élève l'âme ? — « O musique, qui ouvres les abîmes de l'âme ! » — Mais, ne nous y trompons pas, le mysticisme musical de Romain Rolland ne l'éloigne à aucun moment de la vie. Il donne seulement à son panthéisme une suavité faite du parfum et de l'harmonie des chants, dont s'embaument et retentissent les voûtes des cathédrales.

Sa morale s'appuie sur trois grands principes : aimer le beau, aimer le bien, aimer la vie. Combien il se sépare cependant des apôtres du « droit au bonheur » ! Vivre la vie, pour lui, ne consiste pas à satisfaire nos passions, à assouvir les désirs frénétiques de nos instincts. Au-dessus des instincts, il place la Raison. Au-

dessus du plaisir égoïste, il érige le devoir. — « Nul n'a le droit de sacrifier ses devoirs à son cœur. » — L'amour de l'humanité passe l'amour de soi. Il professe que notre plus grand devoir est de vivre; rien ne vaut la beauté de vivre. Mais il n'a pas la naïve confiance des disciples du citoyen de Genève, qui s'imaginent que tout est pour le mieux dans la nature, et que la nature porte en elle la seule morale qui doit régir nos actions. — La vertu n'est pas naturelle. — Romain Rolland sait que l'homme ne vaut que par les victoires quotidiennes remportées sur lui-même — et sur la nature. Et c'est ici qu'il exalte l'effort, le travail et la douleur. Il croit que la charité rend meilleur, parce qu'elle nous fait communier d'amour avec les autres hommes. Il déteste « l'égoïsme jouisseur, qui tarit les sources de la vie », car « la mesure de la vie, c'est l'amour ».



On ne trouvera pas ici toutes les maximes dont l'œuvre de Romain Rolland abonde. J'ai dû faire un choix. Non qu'elles ne soient toutes excellentes, mais parce que, étant limité, force m'a été de m'en tenir à celles qui m'ont paru exprimer le mieux la pensée de l'écrivain. C'est ainsi que dans le titre même de ce petit recueil, l'Humble Vie héroïque, j'ai cherché à synthétiser la morale et la philosophie de l'auteur de Jean Christophe.

A la vérité, on lira, notamment sur la France, quelques morceaux qui excèdent les proportions normales des aphorismes. Dans leur esprit et dans leur expression, ils sont cependant bien du même genre littéraire que telle « pensée » concise. Ces pages éloquentes semblent d'ailleurs être indispensables pour faire connaître entièrement la véritable pensée de Romain Rolland.

Dois-je ajouter que je m'excuse du travail de découpage auquel je me

suis livré dans l'œuvre du romancier, de l'historien et du critique. C'est un travail dangereux et ingrat. Je l'ai fait avec tout le respect, toute l'admiration, et toute l'amitié que je porte à Romain Rolland. Je l'ai fait avec le double espoir de ne pas encourir le blâme de ses lecteurs fervents, et de donner, à ceux qui l'ignorent encore, le désir d'ouvrir ses livres de douleur, de patriotisme, de pitié et d'amour.

ALPHONSE SÉCHÉ.

L'HUMBLE VIE HÉROÏQUE

SUR LA FRANCE

Cher pays, cher pays, jamais je ne douterai de toi !... Si peu que nous soyons et si faibles que nous paraissons, — une goutte d'eau au milieu de l'océan de la force allemande, — ce sera la goutte d'eau qui colorera l'océan tout entier. La phalange macédonienne enfoncera les massives armées de la plèbe européenne.



Avec une telle race, il est interdit de désespérer. Il y a en elle une telle vertu cachée, une telle force de lu-

mière et d'idéalisme agissant qu'elle se communique même à ceux qui l'exploitent et la ruinent. Les plus médiocres, au pouvoir, sont saisis par la grandeur de son Destin; il les soulève au-dessus d'eux-mêmes; il leur transmet, de main en main, le flambeau; l'un après l'autre, ils reprennent la lutte sacrée contre la nuit. Le génie de leur peuple les entraîne; bon gré mal gré, ils accomplissent la loi du Dieu qu'ils nient, *Gesta Dei per Francos...*



Notre patrie n'est pas faite pour la haine. Notre génie ne s'affirme point en niant ou détruisant les autres, mais en les absorbant... La Gaule a bon estomac; en vingt siècles, elle a digéré plus d'une civilisation. Bon pour vous, Allemands, de craindre! Il faut que votre race soit pure, ou qu'elle ne soit pas. Mais nous autres, ce n'est pas de pureté qu'il s'agit, c'est d'universalité. Vous avez un empereur, la Grande-Bretagne se dit un empire;

mais en réalité, c'est notre génie latin qui est impérial. Nous sommes les citoyens de la Ville-Univers. *Urbis. Orbis.*



La France est le grand jardin de la civilisation européenne. Son charme incomparable ne tient pas moins à sa bonne terre féconde qu'à l'effort opiniâtre d'un peuple infatigable, qui jamais, depuis des siècles, n'a cessé de la remuer, de l'ensemencer et de la faire plus belle.



Nuls hommes plus libres au monde que les hommes de France. La sérénité de l'oiseau qui plane dans le ciel immobile... Etre libre, sentir que tous les esprits sont libres autour de soi, — oui, même les gredins : c'est une volupté inexprimable ; il semble que l'âme nage dans l'air infini... De l'air ! Toujours plus d'air ! Toujours plus de liberté !



Les Anglais, arrangeant à leur usage une parole de Voltaire, se vantent volontiers que « la diversité des croyances a produit plus de tolérance en Angleterre » que ne l'a fait en France la Révolution. C'est qu'il y a plus de foi dans la France de la Révolution que dans les croyances de l'Angleterre.



Il est de vieilles familles françaises qui, depuis des siècles, restent fixées au même coin de province, et pures de tout alliage étranger. Il faut un bouleversement bien fort pour les arracher au sol où elles tiennent par tant de liens profonds, qu'elles ignorent elles-mêmes. La raison n'est pour rien dans leur attachement, et l'intérêt pour peu : quant au sentimentalisme érudit des souvenirs historiques, il ne compte que pour quelques littérateurs. Ce qui lie d'une étroite invincible, c'est l'obscur et puissante sensation, commune aux plus grossiers et aux plus intelligents, d'être

depuis des siècles un morceau de cette terre, de vivre de sa vie, de respirer son souffle, d'entendre battre son cœur contre le sien, comme deux êtres couchés dans le même lit, côte à côte, de saisir ses frissons imperceptibles, les mille nuances des heures, des saisons, des jours clairs ou voilés, la voix et le silence des choses. Et ce ne sont peut-être pas les pays les plus beaux, ni ceux où la vie est la plus douce, qui prennent le cœur davantage, mais ceux où la terre est le plus simple, le plus humble, le plus près de l'homme, et lui parle une langue intime et familière.



Quand un Français a des idées, il veut les imposer aux autres. Quand il n'en a pas, il le veut tout de même. Et quand il voit qu'il ne le peut, il se désintéresse des autres, il se désintéresse d'agir.



Christophe découvrait que la France sceptique était un peuple fanatique. Pour ou contre la religion ? Pour ou contre la raison ? Pour ou contre la patrie ? Ils le sont dans tous les sens. On dirait qu'ils le sont pour le plaisir de l'être.



LA VRAIE FRANCE

Olivier à Jean Christophe : — Que connais-tu de la France ? Deux ou trois douzaines d'hommes de lettres ? Voilà une belle affaire ! Dans ce temps, où la science et l'action ont pris une telle grandeur, la littérature est devenue la couche la plus superficielle de la pensée d'un peuple. Et, dans la littérature même, tu n'as guère vu que le théâtre, et le théâtre de luxe, cette cuisine internationale, faite pour une clientèle riche d'hôtels cosmopolites. Les théâtres de Paris ? Crois-tu qu'un travailleur sache seulement ce qui s'y passe ? Pasteur n'y est pas

allé dix fois dans sa vie ! Comme tous les étrangers, tu donnes une importance démesurée à nos romans, à nos scènes de boulevards, aux intrigues de nos politiciens... Je te montrerai, quand tu voudras, des femmes qui ne lisent jamais de romans, des jeunes filles parisiennes qui ne sont jamais allées au théâtre, des hommes qui ne se sont jamais occupés de politique, — et cela, parmi les intellectuels. Tu n'as vu ni nos savants, ni nos poètes. Tu n'as vu ni les artistes solitaires, qui se consomment en silence, ni le brasier brûlant de nos révolutionnaires. Tu n'as vu ni un seul grand croyant, ni un seul grand incroyant. Pour le peuple, n'en parlons pas. A part la pauvre femme qui t'a soigné, que sais-tu de lui ? Où aurais-tu pu le voir ? Combien de Parisiens as-tu connus, qui habitaient au-dessus du second ou du troisième étage ? Si tu ne les connais pas, tu ne connais pas la France. Tu ne connais pas, dans les pauvres logements, dans les mansardes de Paris, dans la province muette, les cœurs braves et sincères, attachés pendant toute une vie médiocre à de

graves pensées, à une abnégation quotidienne, — la petite Eglise, qui de tout temps a existé en France, — petite par le nombre, grande par l'âme, presque inconnue, sans action apparente, et qui est la force de la France, la force qui se tait et qui dure, tandis qu'incessamment pourrit et se renouvelle ce qui se dit : l'élite... Tu t'étonnes de trouver un Français qui ne vit pas pour être heureux, heureux à tout prix, mais pour accomplir ou pour servir sa foi ? Il y a des milliers de gens comme moi, et plus méritants que moi, plus pieux, plus humbles, qui, jusqu'au jour de leur mort, servent sans défaillance un idéal, un Dieu qui ne leur répond pas. Tu ne connais pas le menu peuple économe, méthodique, laborieux, tranquille, avec au fond du cœur une flamme qui sommeille, — ce peuple sacrifié, qu'a défendu jadis contre l'égoïsme des grands mon « pays », le vieux Vauban aux yeux bleus. Tu ne connais pas le peuple, tu ne connais pas l'élite. As-tu lu un seul des livres qui sont nos amis fidèles, les compagnons qui nous soutiennent ? Sais-tu seulement

l'existence de nos jeunes revues, où se dépense une telle somme de dévouement et de foi? Te doutes-tu des personnalités morales qui sont notre soleil et dont le muet rayonnement fait peur à l'armée des hypocrites? Ils n'osent pas lutter de front; ils s'inclinent devant elles, afin de mieux les trahir. L'hypocrite est un esclave, et qui dit esclave dit maître. Tu ne connais que les esclaves, tu ne connais pas les maîtres... Tu as regardé nos luttes, et tu les as traitées d'incohérence brutale, parce que tu n'en as pas compris le sens. Tu vois les ombres et les reflets du jour, tu ne vois pas le jour intérieur, notre âme séculaire. As-tu jamais cherché à la connaître? As-tu jamais entrevu notre action héroïque des Croisades à la Commune? As-tu jamais pénétré le tragique de l'esprit français? T'es-tu jamais penché sur l'abîme de Pascal? Comment est-il permis de calomnier un peuple qui, depuis plus de dix siècles, agit et crée, un peuple qui a pétri le monde à son image par l'art gothique, par le xvii^e siècle, et par la Révolution, — un peuple qui,

vingt fois, a passé par l'épreuve du feu et s'y est retrempé, et qui, sans mourir jamais, a ressuscité vingt fois ! — Vous êtes tous de même. Tous les compatriotes qui viennent chez nous ne voient que les parasites qui nous rongent, les aventuriers des lettres, de la politique et de la finance, avec leurs pourvoyeurs, leurs clients et leurs catins ; et ils jugent la France d'après ces misérables qui la dévorent. Pas un de vous ne songe à la vraie France opprimée, aux réserves de vie qui sont dans la province française, à tout ce peuple qui travaille, indifférent au vacarme de ses maîtres d'un jour... Oui, c'est trop naturel que vous n'en connaissiez rien, je ne vous en fais pas un reproche : comment le pourriez-vous ? C'est à peine si la France est connue des Français. Les meilleurs d'entre nous sont bloqués, prisonniers sur notre propre sol... On ne saura jamais tout ce que nous avons souffert, attachés au génie de notre race, gardant en nous comme un dépôt sacré la lumière que nous en avons reçue, la protégeant désespérément contre les souffles ennemis

qui s'évertuent à l'éteindre, — seuls, sentant autour de nous l'atmosphère empestée de ces métèques, qui se sont abattus sur notre pensée, comme un essaim de mouches dont les larves hideuses rongent notre raison et souillent notre cœur, — trahis par ceux dont c'était la mission de nous défendre, nos chefs, nos critiques imbéciles ou lâches, qui flagornent l'ennemi, pour se faire pardonner d'être de notre race, — abandonnés par notre peuple, qui ne se soucie pas de nous, qui ne nous connaît même pas... Quels moyens avons-nous d'être connus de lui? Nous ne pouvons pas arriver jusqu'à lui... Ah ! c'est là le plus dur !

Nous savons que nous sommes des milliers d'hommes en France qui pensons de même, nous savons que nous parlons en leur nom, et nous ne pouvons nous faire entendre ! L'ennemi tient tout : journaux, revues, théâtres... La presse fuit la pensée ou ne l'admet que si elle est un instrument de plaisir, ou l'arme d'un parti. Les coteries et les cénacles ne laissent le passage libre qu'à condition qu'on

s'avilisse. La misère, le travail excessif nous accablent. Les politiciens, tout occupés de s'enrichir, ne s'intéressent qu'aux prolétariats qu'ils peuvent acheter. La bourgeoisie indifférente et égoïste nous regarde mourir. Notre peuple nous ignore ; ceux mêmes qui luttent contre nous, enveloppés comme nous de silence, ne savent pas que nous existons, et nous ne savons pas qu'ils existent... Le néfaste Paris ! Sans doute, il a fait du bien, en groupant toutes les forces de la pensée française. Mais le mal qu'il a fait est au moins égal au bien ; et, dans une époque comme la nôtre, le bien même se tourne en mal. Il suffit qu'une pseudo-élite s'empare de Paris, et embouche la trompette formidable de la publicité, pour que la voix du reste de la France soit étouffée. Bien plus : la France s'y trompe elle-même ; elle se tait, effarée, elle refoule peureusement ses pensées... J'ai bien souffert de tout cela, autrefois. Mais maintenant, Christophe, je suis tranquille. J'ai compris ma force, la force de mon peuple. Nous n'avons qu'à attendre que l'i-

nondation passe. Elle ne rongera pas le fin granit de France. Sous la boue qu'elle roule, je te le ferai toucher. Et déjà, çà et là, de hautes cimes affleurent...

LA VIE

La vie n'est pas ce que la froide raison et ce que nos yeux la voient. La vie est ce que nous la rêvons. La mesure de la vie, c'est l'amour.



Soleil qui illumine tout ce qui est et sera, joie divine de créer ! Il n'y a de joie que de créer. Il n'y a d'êtres que ceux qui créent. Tous les autres sont des ombres qui flottent sur la terre, étrangers à la vie. Toutes les joies de la vie sont des joies de créer : amour, génie, action, — flambées de force sorties de l'unique brasier. Ceux mêmes qui ne peuvent trouver place autour du grand foyer : — ambitieux, égoïstes et débauchés stériles, — tâchent de se réchauffer à ses reflets décolorés.

et créer est un acte d'amour

Créer, dans l'ordre de la chair, ou dans l'ordre de l'esprit, c'est sortir de la prison du corps, c'est se ruer dans l'ouragan de la vie, c'est être Celui qui Est. Créer, c'est tuer la mort.

Malheur à l'être stérile, qui reste seul et perdu sur la terre, contemplant son corps desséché et la nuit qui est en lui, dont nulle flamme de vie ne sortira jamais ! Malheur à l'âme qui ne se sent point féconde, lourde de vie et d'amour, comme un arbre en fleurs, au printemps ! Le monde peut la combler d'honneurs et de bonheurs : il couronne un cadavre.



Quand on est très vivant, on ne se demande pas pourquoi l'on vit ; on vit pour vivre, parce que c'est une fameuse chose de vivre !



J'ai l'horreur de la nuit, où votre faux progrès m'attire. Toutes vos pa-

roles de renoncement recouvrent le même Nirvâna bouddhique. L'action seule est vivante, même quand elle tue. Nous n'avons le choix, en ce monde, qu'entre la flamme qui dévore et la nuit. Malgré la douceur mélancolique des rêves qui précèdent le crépuscule, je ne veux pas de cette paix avant-coureur de la mort. Le silence des espaces infinis m'épouvante. Jetez de nouvelles brassées de bois sur le feu ! Encore ! Encore ! Et moi avec, s'il le faut. Je ne veux pas que le feu s'éteigne. S'il s'éteint, c'est fait de nous ; c'est fait de tout ce qui est.



La vie est une bataille sans trêve et sans merci, où qui veut être un homme digne du nom d'homme doit lutter constamment contre des armées d'ennemis invisibles : les forces meurtrières de la nature, les désirs troubles, les obscures pensées qui le poussent traîtreusement à s'avilir et à s'anéantir.



— Combattre, toujours combattre ?

— Il faut toujours combattre. Dieu combat, lui aussi. Dieu est un conquérant. Il est un lion qui dévore. Le néant l'enserme, et Dieu le terrasse. Et le rythme du combat fait l'harmonie suprême. Cette harmonie n'est pas pour tes oreilles mortelles. Il suffit que tu saches qu'elle existe. Fais ton devoir en paix, et laisse faire aux Dieux.

— Je n'ai plus de forces.

— Chante pour ceux qui sont forts.

— Ma voix est brisée.

— Prie.

— Mon cœur est souillé.

— Arrache-le. Prends le mien.

— Mais si ma vie s'éteint ?

— Allumes-en d'autres !

— Si la mort est en moi ?

— La vie est ailleurs... Sors de toi.

Il est d'autres demeures.



— La vie, dit Olivier, qu'est-ce que la vie ?

— Une tragédie, fit Christophe.
Hourrah !



— Il y a des morts qui sont plus vivants que les vivants.

— Non. Il serait plus vrai de dire qu'il y a des vivants qui sont plus morts que les morts.



Comme la vie est facile à ceux qui n'ont pas le besoin de voir la vérité, à ceux qui ont le privilège de la voir comme ils désirent, et de se fabriquer des rêves complaisants où dormir douillettement !



Il est un âge de la vie, où il faut oser être injuste, où il faut oser faire table rase de toutes les admirations et de tous les respects appris, et tout nier — mensonges et vérités — tout

ce que l'on n'a pas soi-même reconnu vrai. Par toute son éducation, par tout ce qu'il voit et entend autour de lui, l'enfant absorbe une telle somme de mensonges et de sottises mélangés aux vérités essentielles que le premier devoir de l'adolescent qui veut être un homme sain est de tout dégorger.



Comme on change de corps, au courant de la vie, on change d'âme aussi ; et la métamorphose ne s'accomplit pas toujours lentement, au cours des jours : il y a des heures de crise où tout se renouvelle d'un coup. L'adulte change d'âme. L'ancienne dépouille meurt. Dans ces heures d'angoisse, l'être croit tout fini. Et tout va commencer. Une vie meurt. Une autre est déjà née.



La maladie est bienfaisante, souvent. En brisant le corps, elle affran-

chit l'âme ; elle la purifie ; dans les nuits et les jours d'inaction forcée, se lèvent des pensées, qui ont peur de la lumière trop crue, et que brûle le soleil de la santé. Qui n'a jamais été malade ne s'est jamais connu tout entier.



Il y a, dans la vie, des âges où s'opère au fond de l'organisme un sourd travail de transformation ; alors le corps et l'âme sont plus livrés aux atteintes du dehors ; l'esprit se sent affaibli, une tristesse vague le travaille, une satiété des choses, un détachement de ce qu'on a fait, une incapacité de voir encore ce qu'on pourra faire d'autre. Aux âges où se produisent ces crises, la plupart des hommes sont liés par les devoirs domestiques : sauvegarde pour eux, qui leur enlève, il est vrai, la liberté d'esprit nécessaire pour se juger, s'orienter, se refaire une forte vie nouvelle. Que de tristesses cachées, que d'amers dégoûts !... Marche !

Marche ! Il te faut passer outre... La tâche obligée, le souci de la famille dont on est responsable, tient l'homme comme un cheval qui dort debout et avance, harassé, entre ses brancards. — Mais l'homme tout à fait libre n'a rien qui le soutienne à ses heures de néant et qui le force à marcher. Il va par l'habitude ; il ne sait où il va. Ses forces sont troublées, sa conscience obscurcie. Malheur à lui si, dans ce moment où il est assoupi, un coup de tonnerre vient interrompre sa marche de somnambule ! Il risque de s'écrouler.



Heureux ceux qu'une race forte soutient dans les éclipses de leur vie ! Les jambes du père et du grand-père portent le corps du fils tout prêt à s'écrouler ; la poussée des robustes ancêtres soulève l'âme brisée : tel le cavalier mort, que son cheval emporte.



DEVANT LA MORT

Tout est ébranlé d'un coup ; toute la raison qu'on a ne sert de rien. On croyait vivre, on croyait avoir quelque expérience de la vie : on voit qu'on ne savait rien, on voit qu'on ne voyait rien, qu'on vivait enveloppé d'un voile d'illusion que l'esprit avait tissé et qui cachait aux yeux le visage terrible de la réalité. Il n'y a nul rapport entre l'idée de la souffrance et l'être qui saigne et qui souffre. Il n'y a nul rapport entre la pensée de la mort et les convulsions de la chair et de l'âme qui se débat et qui meurt. Tout le langage humain, toute la sagesse humaine n'est qu'un guignol de raides automates, auprès de l'éblouissement funèbre de la réalité, — ces êtres de boue et de sang, dont tout l'effort désespéré et vain est de fixer une vie, qui pourrit chaque jour.



Hypocrisie douloureuse, qui ne veut point se connaître, par honte,

par piété même, invincible besoin de vivre qui se cache ! Sachant qu'il n'est pas de consolations, il se crée des consolations. Convaincu que la vie n'a pas de raisons d'être, il se forge des raisons de vivre. Il se persuade qu'il faut qu'il vive, alors que personne n'y tient, que lui. Au besoin, il inventera que le mort l'encourage à vivre. Et il sait qu'il prête au mort les paroles qu'il veut lui faire dire. Misère !...



Chacun remonte à son tour le calvaire des siècles. Chacun retrouve les peines, chacun retrouve l'espoir désespéré et la folie des siècles. Chacun remet ses pas dans les pas de ceux qui furent, de ceux qui luttèrent avant lui contre la mort, nièrent la mort, — sont morts.



Chacun porte au fond de lui comme un petit cimetière de ceux qu'il a

aimés. Ils y dorment, des années, sans que rien vienne les troubler. Mais un jour vient, — on le sait, — où la fosse se rouvre. Les morts sortent de leur tombe et sourient de leurs lèvres décolorées à l'aimé, à l'amant, dans le sein duquel leur souvenir repose, comme l'enfant qui dort dans les entrailles maternelles.



Le plus sûr chemin qui nous rapproche de nos morts, le moyen de les revoir, ce n'est pas de mourir comme eux, c'est de vivre. Ils vivent de notre vie et meurent de notre mort.



La souffrance des animaux a quelque chose de plus intolérable encore pour une conscience libre que la souffrance des hommes. Car, celle-ci du moins, il est admis qu'elle est un mal et que qui la cause est criminel. Mais

des milliers de bêtes sont massacrées inutilement, chaque jour, sans l'ombre d'un remords. Qui y ferait allusion se rendrait ridicule. — Et cela, c'est le crime irrémissible. A lui seul, il justifie tout ce que l'homme pourra souffrir. Il crie vengeance contre le genre humain. Si Dieu existe et le tolère, il crie vengeance contre Dieu. S'il existe un Dieu bon, la plus humble des âmes vivantes doit être sauvée. Si Dieu n'est bon que pour les plus forts, s'il n'y a pas de justice pour les misérables, pour les êtres inférieurs offerts en sacrifice à l'humanité, il n'y a pas de bonté, il n'y a pas de justice...

Hélas ! Les carnages accomplis par l'homme sont si peu de chose, eux-mêmes, dans la tuerie de l'univers ! Les animaux s'entre-dévorent, les plantes paisibles, les arbres muets sont entre eux des bêtes féroces. Sérénité des forêts, lieu commun de rhétorique facile pour les littérateurs qui ne connaissent la nature qu'au travers de leurs livres !... O paix de la nature, masque tragique qui recouvre le visage douloureux et cruel de la Vie !

LE SOUFFLE DES HÉROS

L'air est lourd autour de nous. La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée... Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vil. Le monde étouffe. — Rouvrons les fenêtres. Faisons rentrer l'air libre. Respirons le souffle des héros.

(Vie de Beethoven.)



Je n'appelle pas héros ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls ceux qui furent grands par le cœur. Comme l'a dit un des plus grands d'entre eux : « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté. » Où le caractère n'est pas grand, il n'y a pas

de grand homme ; il n'y a que des idoles creuses pour la vile multitude : le temps les détruit ensemble. Peu nous importe le succès. Il s'agit d'être grand et non de le paraître.

(Vie de Beethoven.)



Les grandes âmes sont comme de hautes cimes. Le vent les bat, les nuages les enveloppent ; mais on y respire mieux et plus fort qu'ailleurs. L'air y a une pureté qui lave le cœur de ses souillures ; et quand les nuées s'écartent, on domine le genre humain.

(Vie de Michel-Ange.)



Sois pieux devant le jour qui se lève. Ne pense pas à ce qui sera dans un an, dans dix ans. Pense à aujourd'hui. Laisse les théories. Toutes les théories, vois-tu, même celles de vertu, sont mauvaises, sont sottes, font le mal. Ne violente pas la vie.

Vis aujourd'hui. Sois pieux envers chaque jour. Aime-le, respecte-le, ne le flétris pas surtout, ne l'empêche pas de fleurir. Aime-le, même quand il est gris et triste, comme aujourd'hui. Ne t'inquiète pas. Vois, c'est l'hiver maintenant. Tout dort. La bonne terre se réveillera. Il n'y a qu'à être une bonne terre, et patiente comme elle. Sois pieux, attends. Si tu es bon, tout ira bien. Si tu ne l'es pas, si tu es faible, si tu ne réussis pas, eh bien ! il faut encore être heureux ainsi. C'est sans doute que tu ne peux davantage. Alors, pourquoi vouloir plus ? Pourquoi te chagriner de ce que tu ne peux faire ? Il faut faire ce qu'on peut...



Le grand ennemi, c'est le doute. On peut, on doit être tolérant et humain. Mais il est interdit de douter de ce qu'on croit bon et vrai. Ce qu'on pense, on doit le croire. Et ce qu'on croit, on doit le soutenir.



La première de toutes les lois morales est de ne pas être neurasthénique.



Le pire mal du monde est de ne pas vouloir ce que l'on veut, de ne pas oser ce que l'on a entrepris, de s'arrêter à mi-chemin d'une idée, errant de tous côtés ou revenant en arrière. La contradiction m'est plus insupportable que l'erreur. Quand j'accepte une idée, ce n'est jamais sans une sorte d'effroi, car je sais qu'elle est grosse d'un avenir redoutable, dont le mystère m'échappe ; mais en l'acceptant, j'accepte tout ce qui est en elle, et je me mépriserais, si je reculais devant la nécessité de mon esprit. Une telle faiblesse est le suicide de la Raison.

(Le Triomphe de la Raison.)



Tout est bien, qui exalte la vie. Il n'y a qu'un ennemi, c'est l'égoïsme

jouisseur, qui tarit et qui souille les sources de la vie.



L'erreur qui s'efforce vers la vérité vivante est plus féconde et plus saine que la vérité morte.



Ayons le courage de reconnaître que la nature étant indifférente au bien et au mal, et par là même méchante, un homme peut très bien être criminel et parfaitement sain. La vertu n'est pas une chose naturelle. Elle est l'œuvre de l'homme : qu'il la défende ! La société humaine a été bâtie par une poignée d'êtres plus forts, plus grands que les autres. Leur devoir est de ne pas laisser entamer l'ouvrage de tant de siècles de lutttes effroyables par la racaille au cœur de chien.



Le sang qui coule pour la justice
fait lever les grandes moissons de joie.
La vie ne produit pas de jouissance
plus haute que celle de la donner.

(Aërt.)



Bonheur et génie ne viennent
qu'aux peuples qui ont su les mériter
par des siècles de patience stoïque,
de labour et de foi.



Le bonheur est de connaître ses
limites et de les aimer.



La vérité n'est pas un dogme dur,
sécrété par le cerveau, comme un stala-
ctite par les parois d'une grotte. La
vérité, c'est la vie. Ce n'est pas dans
votre tête que vous devez la chercher.
C'est dans le cœur des autres. Unis-
sez-vous à eux. Pensez tout ce que
vous voudrez, mais prenez chaque

jour un bain d'humanité. Il faut vivre de la vie des autres, et subir, et aimer son destin.



Je hais l'idéalisme couard, qui détourne les yeux des misères de la vie et des faiblesses de l'âme. Il faut le dire à un peuple sensible aux illusions décevantes des paroles sonores : Le mensonge héroïque est une lâcheté. Il n'y a qu'un héroïsme au monde : c'est de voir le monde tel qu'il est, — et de l'aimer.

(*Vie de Michel-Ange.*)



C'est profaner le nom de devoir, que l'appliquer à tout, aux plus niaises corvées, aux actes indifférents, avec une rigueur raide et rogue, qui finit par assombrir et empoisonner la vie. Le devoir est exceptionnel : il faut le réserver pour les moments de réel sacrifice, et ne pas couvrir de ce nom sa propre mauvaise humeur et le dé-

sir qu'on a d'être désagréable aux autres. Il n'y a pas de raison, parce qu'on a la sottise ou la disgrâce d'être triste, pour vouloir que tous le soient, et pour imposer à tous son régime d'infirmes. La première des vertus, c'est la joie. Il faut que la vertu ait la mine heureuse, libre, sans contrainte. Il faut que celui qui fait le bien se fasse plaisir à lui-même. Mais ce prétendu devoir perpétuel, cette tyrannie de maître d'école, ce ton criard, ces discussions oiseuses, cet ergotage aigre et puéril, ce bruit, ce manque de grâce, cette vie dépouillée de tout charme, de toute politesse, de tout silence, ce pessimisme mesquin, qui ne laisse rien perdre de ce qui peut rendre l'existence plus pauvre qu'elle n'est, cette inintelligence orgueilleuse, qui trouve plus facile de mépriser les autres que de les comprendre, toute cette morale bourgeoise, sans grandeur, sans bonheur, sans beauté, sont odieux et malfaisants : ils font paraître le vice plus humain que la vertu.



Le monde se nourrit d'un peu de vérité et de beaucoup de mensonge. L'esprit humain est débile; ils'accommodent mal de la vérité toute pure; il faut que sa religion, sa morale, ses Etats, ses poètes, ses artistes la lui présentent enveloppée de mensonges. Ces mensonges s'accommodent à l'esprit de chaque race; ils varient de l'une à l'autre: ce sont eux qui rendent si difficile aux peuples de se comprendre, et qui leur rendent si facile de se mépriser, mutuellement. La vérité est la même chez tous; mais chaque peuple a son mensonge, qu'il nomme son idéalisme; tout être l'y respire, de sa naissance à sa mort: c'est devenu pour lui une condition de vie; il n'y a que quelques génies qui peuvent s'en dégager, à la suite de crises héroïques où ils se trouvent seuls, dans le libre univers de leur pensée.



La sincérité est un don aussi rare que l'intelligence et la beauté. On ne saurait sans injustice l'exiger de tous.



Qu'ils ne se plaignent pas trop, ceux qui sont malheureux : les meilleurs de l'humanité sont avec eux. Nourrissons-nous de leur vaillance : et, si nous sommes trop faibles, reposons un instant notre tête sur leurs genoux. Ils nous consoleront. Il ruisselle de ces âmes sacrées un torrent de force sereine et de bonté puissante. Sans même qu'il soit besoin d'interroger leurs œuvres et d'écouter leur voix, nous lisons dans leurs yeux, dans l'histoire de leur vie, que jamais la vie n'est plus grande, plus féconde — et plus heureuse — que dans la peine.

(Vie de Beethoven.)



Ce n'est pas par ses paroles qu'on agit sur les autres. C'est par son être. Il y a des gens qui rayonnent autour d'eux une atmosphère apaisante, par leurs regards, leurs gestes, le contact silencieux de leur âme sereine... Puissance des âmes sur les âmes ! Celles

qui la subissent et celles qui l'exercent l'ignorent également. Et pourtant, la vie du monde est faite des flux et des reflux que régit cette force d'attraction mystérieuse.



L'ART

L'art ! Etreindre la vie, comme l'aigle sa proie, et l'emporter dans l'air, s'élever avec elle dans l'espace serein !... Pour cela, il faut des serres, de vastes ailes, et un cœur puissant.



L'art n'est pas une vile pâture, livrée à tous les vils passants. Une jouissance, certes, et la plus enivrante de toutes. Mais une jouissance qui n'est le prix que d'une lutte acharnée, le laurier qui couronne la victoire de la force. L'art est la vie domptée.



Où est la mort, l'art n'est point.
L'art, c'est ce qui fait vivre.



L'art le plus haut, le seul digne de ce nom, est au-dessus des lois d'un jour : il est une comète lancée à travers l'Infini. Il se peut que cette force soit utile, il se peut qu'elle semble inutile ou dangereuse, dans l'ordre des choses pratiques, mais elle est la force, elle est le mouvement et le feu ; elle est l'éclair jailli du ciel ; et par là, elle est sacrée, par là elle est bienfaisante. Ses bienfaits peuvent être même de l'ordre pratique, mais ses vrais, ses divins bienfaits sont, comme la foi, de l'ordre surnaturel. Elle est pareille au soleil, dont elle est issue. Le soleil n'est ni moral, ni immoral. Il est Celui qui Est. Il éclaire la nuit des espaces. Ainsi, l'art.



Il est de grands artistes qui n'expriment que soi. Mais les plus grands

de tous sont ceux dont le cœur bat pour tous. Qui veut voir Dieu vivant face à face, doit le chercher, non dans le firmament vide de sa pensée, mais dans l'amour des hommes.



Aux hommes de tous les jours, montre la vie de tous les jours : elle est plus profonde et plus vaste que la mer. Le moindre d'entre nous porte en lui l'infini. L'infini est dans tout homme qui a la simplicité d'être un homme, dans l'amant, dans l'ami, dans la femme qui paie de ses douleurs la radieuse gloire du jour de l'enfantement, dans celle ou dans celui qui se sacrifie obscurément et dont nul ne saura jamais rien ; il est le flot de vie, qui coule de l'un à l'autre, de l'un à l'autre de l'autre à l'un... Écris la simple vie d'un de ces hommes simples, écris la tranquille épopée des jours et des nuits qui se succèdent, tous semblables et divers, tous fils d'une même mère, depuis le premier jour du monde. Écris-la simple-

ment, ainsi qu'elle se déroule. Ne t'inquiète point du verbe, des recherches subtiles où s'énerve la force des artistes d'aujourd'hui. Tu parles à tous : use du langage de tous, il n'est de style ni châtié, ni impur ; il n'est de mots ni nobles, ni vulgaires ; il n'est que ceux qui disent ou ne disent pas exactement ce que tu veux dire. Sois tout entier dans tout ce que tu fais : pense ce que tu penses, et sens ce que tu sens. Que le rythme de ton cœur emporte tes écrits ! Le style, c'est l'âme.



Classique ! ce mot dit tout. La libre passion, arrangée et expurgée à l'usage des écoles ! La vie, cette plaine immense balayée par les vents, — renfermée entre les quatre murs d'une cour de gymnase ! Le rythme sauvage et fier d'un cœur frémissant, réduit au tic tac de pendule d'une mesure à quatre temps, qui va tranquillement son petit bonhomme de chemin. Pour jouir de l'Océan, vous auriez besoin de le mettre en bocal. Vous ne com-

prenez la vie que quand vous l'avez tuée.



On ne juge bien de l'art — (et du reste) — que par le malheur. Le malheur est la pierre de touche. Alors seulement on connaît ceux qui traversent les siècles, ceux qui sont plus forts que la mort. Bien peu résistent. On est effrayé de la médiocrité de certaines âmes sur lesquelles on comptait — (aussi bien des artistes qu'on aimait, que des amis dans la vie). — Qui surnage ? Comme la beauté du monde sonne creux sous le doigt de la douleur !



Plus on pénètre dans l'histoire des grands artistes, plus on est frappé de la quantité de douleurs que renferme leur vie. Non seulement ils ont été soumis aux épreuves et aux déceptions communes, qui frappent plus cruellement leur sensibilité plus vive ;

mais leur génie, qui leur assure sur leurs contemporains une avance de vingt, trente, cinquante ans — plusieurs siècles souvent, — en faisant le désert autour d'eux, les condamne à des efforts désespérés, non pas même pour vaincre, mais pour vivre.



Quand rien n'entrave l'action, l'âme a bien moins de raisons pour agir... C'est une bonne discipline pour l'art, que de resserrer ses efforts dans d'inflexibles limites. En ce sens, on peut dire que la misère est un maître, non seulement de pensée, mais de style ; elle apprend la sobriété à l'esprit, comme au corps. Quand le temps est compté et les paroles mesurées, on ne dit rien de trop et on prend l'habitude de ne penser que l'essentiel. Ainsi, on vit double, ayant moins de temps pour vivre.



Un homme fatigué d'une vie trop active cherche le repos dans l'art ; un

homme, trop à l'étroit dans une vie médiocre, cherche l'action dans l'art. Un grand artiste écrit presque fatalement une œuvre gaie, quand il est triste ; une œuvre triste, quand il est gai.

(*Musiciens d'aujourd'hui.*)



Les héros de l'art en sont aussi les tyrans : leur gloire tue ; plus ils sont grands, plus ils sont à craindre, car ils imposent à tous les hommes les lois d'une personnalité qui ne fut et ne sera jamais qu'une fois. Ce sont des puissances dévorantes. Ils éclairent, mais ils brûlent. Ils ont leur raison d'être unique dans leur être et dans leur œuvre. Il semble qu'ils aient réalisé en eux toutes les fins de la nature, et qu'ils ne laissent plus à ceux qui viendront après eux qu'à s'absorber en eux pour y disparaître... Ils sont des exemples d'énergie, des soleils de force et de beauté. Il faut se retremper un instant dans leur lu-

mière, puis s'arracher à leur contemplation, et agir.

(Michel-Ange.)



L'obscurité nuit moins à un grand artiste qu'une apparente clarté. Mieux vaut pour lui s'envelopper de voiles; car s'il leur doit de rester longtemps incompris, du moins, quand on veut le comprendre, on se donne la peine de chercher sa pensée.

(Musiciens d'aujourd'hui.)



La plus belle théorie n'a de prix que par les œuvres où elle s'accomplit.



Le vrai artiste ne s'occupe pas de l'avenir de son œuvre. Il est comme ces peintres de la Renaissance, qui peignaient joyeusement des façades

de maisons, sachant que dans dix ans il n'en resterait rien.



L'ensemble de notre art n'est que l'expression d'une caste, qui se subdivise elle-même, d'une nation à l'autre, en petits clans ennemis. Il n'y a plus en Europe une seule âme d'artiste qui réalise en elle l'union des partis et des races. La dernière que nous ayons connue de ces âmes universelles fut le génie de Tolstoï. En lui nous nous sommes aimés, hommes de tous les peuples et de toutes les classes. Et qui a, comme nous, goûté la joie puissante de ce vaste amour, ne saurait plus se satisfaire des lambeaux de la grande âme humaine, que nous offre l'art des cénaclés européens.

(*Vie de Tolstoï.*)



Heureuses les époques et les œuvres sereines ! Mais quand l'époque

est troublée et que la nation combat, c'est le devoir de l'art de combattre à ses côtés, de l'enflammer, de la guider, d'écarter les ténèbres et d'écraser les préjugés qui lui barrent le chemin... L'art n'a pas pour objet de supprimer la lutte, mais de centupler la vie, de la rendre plus forte, plus grande et meilleure. Il est l'ennemi de tout ce qui est l'ennemi de la vie. Et si l'amour et l'union est son but, la haine peut être, à certains jours, son arme... Qui ne hait pas bien le mal, n'aime pas bien le bien. Et qui peut voir l'injustice sans tenter de la combattre n'est ni tout à fait un artiste, ni tout à fait un homme.

(Le Théâtre du Peuple.)



Ce n'est pas seulement la morale, c'est l'art même qui a intérêt à ce que l'art ne soit plus la propriété d'une caste sociale privilégiée. Artiste, je suis le premier à appeler de mes vœux le moment où l'art rentrera

dans la masse commune de la nation, dépouillé de ses privilèges, de ses pensions, de ses décorations, de sa gloire officielle. Je l'appelle, au nom de la dignité de l'art, que souillent les milliers de parasites qui vivent honteusement à ses dépens. L'art ne doit pas être une carrière, il doit être une vocation.

La gêne n'est pas inutile à l'esprit. Une liberté trop grande est mauvaise inspiratrice ; elle porte la pensée à l'apathie et à l'indifférence. L'homme a besoin d'aiguillons. Si sa vie n'était pas si courte, il ne se hâterait pas tant de vivre. S'il se sent enfermé dans la limite étroite des heures, il en agira avec plus de passion. Le génie veut l'obstacle, et l'obstacle fait le génie. Quant aux talents, nous n'en avons que trop. Notre civilisation pue de talents, d'ailleurs parfaitement inutiles, voire parfaitement nuisibles. Quand la plus grande partie d'entre eux disparaîtrait, quand il y aurait moins de peintres, moins de musiciens, moins d'écrivains, moins de critiques, moins de pianistes, moins de cabotins, et moins de journalistes,

— ce ne serait pas un grand mal,
mais un très grand bonheur.

(Introduction à une lettre de Tolstoï.

Cahiers de la Quinzaine.)



Un art peut décliner ; mais l'art ne meurt jamais. Il se métamorphose. Il est bien évident que, dans un peuple ruiné, déchiré par la guerre ou par les révolutions, la force créatrice pourra difficilement s'exprimer par l'architecture : l'architecture veut de l'argent ; et elle veut le besoin de nouvelles constructions, le bien-être, la confiance dans l'avenir. Les arts plastiques en général ont besoin, pour fleurir, du luxe et des loisirs d'une classe raffinée, d'un certain équilibre de civilisation. Mais quand les conditions matérielles se font plus dures, quand la vie devient âpre, pauvre, harcelée de soucis, quand il lui est interdit de s'épanouir au dehors, elle se replie sur elle-même et son besoin éternel de bonheur lui fait trouver d'autres voies artistiques ; la beauté

se transforme ; elle devient intérieure, elle se réfugie dans les arts profonds : la poésie, la musique. Elle ne meurt pas. Il n'y a ni mort, ni renaissance de l'humanité. La lumière ne cesse jamais de brûler ; seulement elle se déplace, elle va d'un art à l'autre, comme d'un peuple à l'autre. Si vous n'en étudiez qu'un, vous trouverez dans l'histoire des interruptions, des syncopes où le cœur cesse de battre. Au lieu que si vous contemplez l'ensemble de tous les arts, vous sentirez couler l'éternité de la vie.

(Musiciens d'autrefois.)

LA MUSIQUE

O musique, qui ouvres les abîmes de l'âme ! Tu ruines l'équilibre habituel de l'esprit. Dans la vie ordinaire, les âmes ordinaires sont des chambres fermées ; se fanent, au dedans, les forces sans emploi, les vertus et les vices dont l'usage nous gêne ; la sage raison pratique, le lâche sens commun, tiennent les clefs de la chambre. Ils n'en montrent que quelques placards, bourgeoisement rangés. Mais la musique tient le magique rameau qui fait tomber les serrures. Les portes s'ouvrent. Les démons du cœur paraissent. Et l'âme se voit nue, pour la première fois.



Tout est musique pour un cœur musicien. Tout ce qui vibre, et se

meut, et s'agite, et palpite, les jours d'été ensoleillés, les nuits où le vent siffle, la lumière qui coule, le scintillement des astres, les orages, les chants d'oiseaux, les bourdonnements d'insectes, les frémissements des arbres, les voix aimées ou détestées, les bruits familiers du foyer, de la porte qui grince, du sang qui gonfle les artères dans le silence de la nuit, — tout ce qui est, est musique : il ne s'agit que de l'entendre.



L'enfant ouvre le piano, il approche une chaise, il se juche dessus ; ses épaules arrivent à hauteur du clavier... Le cœur lui bat, en appuyant le doigt sur la touche... Sait-on ce qui va sortir de celle-ci, plutôt que de celle-là ? Tout à coup, le son monte ; il en est de profonds, il en est d'aigus ; il y en a qui tintent ; il y en a d'autres qui grondent. L'enfant les écoute longuement un à un, diminuer et s'éteindre ; ils se balancent comme les cloches, quand on est dans les

champs, et que le vent les apporte et les éloigne tour à tour ; puis, quand on prête l'oreille, on entend dans le lointain d'autres voix différentes, qui se mêlent et tournent, comme des vols d'insectes ; elles ont l'air de vous appeler, de vous attirer au loin... loin... de plus en plus loin... elles plongent et s'enfoncent... Les voilà disparues !... Non ! elles murmurent encore... Un petit battement d'ailes... — Mais le plus beau de tout, c'est quand on met deux doigts sur deux touches à la fois. Tantôt les deux esprits sont ennemis : ils s'irritent, ils se frappent, ils se haïssent, ils bourdonnent d'un air vexé ; on dirait des monstres enchaînés... Tantôt ils vous flattent, ils tâchent de vous enjôler ; mais on sent qu'ils ne demandent qu'à mordre, et qu'ils ont la fièvre... Et d'autres fois encore, il y a des notes qui s'aiment ; les sons s'enlacent, comme on fait avec les bras, quand on se baise : ce sont les bons esprits ; ils ont des figures souriantes et sans rides...

Ainsi, l'enfant se promène dans la forêt des sons et il sent autour de lui

des milliers de forces inconnues, qui le guettent et l'appellent, pour le caresser, ou pour le dévorer.



La musique dans la maison, c'est le soleil en chambre. La musique est dehors, quand tu respires le cher petit air frais du bon Dieu.



L'essence de la musique est tellement l'amour qu'on ne la goûte complètement que si on la goûte en un autre ; au concert, on cherche instinctivement des yeux, au milieu de la foule, un ami avec qui partager une joie trop grande pour soi seul.



Il est des minutes où la musique fait surgir toute la mélancolie tissée autour de la destinée d'un être.



La musique est un des grands dissolvants modernes. La langueur chaude d'été ou d'automne énevant surexcite les sens et tue la volonté. Mais elle est une détente pour une âme contrainte à une activité excessive et sans joie. Le concert du dimanche était pour Antoinette et Olivier la seule lueur qui brillât dans la semaine de travail sans relâche. Ils vivaient du souvenir du dernier concert et de l'attente du prochain, de ces deux ou trois heures passées hors du temps... Ils étaient perdus dans une cohue, à des places étroites et obscures. Ils étouffaient, ils étaient écrasés, et tout près de se trouver mal de chaleur et de gêne ; — et ils étaient heureux, heureux de leur propre bonheur et du bonheur de l'autre, heureux de sentir couler dans leur cœur les flots de bonté, de lumière et de force qui ruisselaient des grandes âmes de Beethoven et de Wagner... Antoinette était si lasse, et comme dans les bras d'une mère qui la pressait contre son sein ! Elle se blottissait dans le nid doux et tiède ; et elle pleurait tout bas. Oli-

vier lui serrait la main. Personne ne prenait garde à eux, dans l'ombre de la salle monstrueuse, où ils n'étaient pas les seules âmes meurtries qui se réfugiaient sous l'aile maternelle de la Musique.



La musique, qui est un art intime, peut être aussi un art social ; elle est fille du recueillement et de la douleur ; mais elle peut l'être aussi de la joie et de la frivolité même. Elle se plie aux caractères de tous les peuples et de tous les temps ; quand on connaît son histoire et les formes diverses qu'elle a prises avec les siècles, on ne s'étonne plus de la contradiction qui règne dans les définitions qu'ont données d'elle les esthéticiens. Celui-ci l'appelle une architecture en mouvement ; l'autre, un art de pure expression morale. Pour tel théoricien, la mélodie est l'essence de la musique ; pour tel autre, c'est l'harmonie. — Eten vérité, tout cela est vrai et ils ont tous raison. La musique est architecture de

sons en certains siècles d'architecture et chez les peuples architectes, comme les Franco-Flamands du xv^e et du xvi^e siècle. Elle est dessin, figure, mélodie, beauté plastique, chez les peuples peintres et sculpteurs comme les Italiens. Elle est poésie intime, effusions lyriques, méditation philosophique chez les peuples poètes et philosophes comme les Allemands. Elle s'adapte à toutes les conditions de la société. Elle est un art de cour galante et poétique sous François I^{er} et Charles IX ; — un art de foi et de combat avec la Réforme ; — un art de salon pendant le xviii^e siècle ; — elle devient, aux approches de la Révolution, l'expression lyrique de personnalités révolutionnaires ; — elle sera la voix des sociétés démocratiques de l'avenir, comme elle fut celle des sociétés aristocratiques du passé. Nulle formule ne l'enferme. C'est le chant des siècles et la fleur de l'histoire ; elle pousse sur la douleur comme sur la joie de l'humanité.

(Musiciens d'autrefois.)



La musique, quoi qu'on dise, n'est pas une langue universelle : il faut l'arc des mots pour faire pénétrer la flèche des sons dans le cœur de tous.



Il y a dans les sons, même maniés par un sot, une telle puissance de vie qu'ils peuvent déchaîner des orages dans une âme naïve. Peut-être même les rêves que suggèrent les sots sont-ils plus mystérieux et plus libres que ceux que souffle une impérieuse pensée qui vous entraîne de force ; car le mouvement à vide et le creux bavardage ne dérangent pas l'esprit de sa propre contemplation.



On est toujours puni, lorsqu'on est orgueilleux et qu'on ment, en musique. La musique veut être modeste et sincère. Autrement, qu'est-ce qu'elle est ? Une impiété, un blasphème contre le Seigneur, qui nous a fait pré-

sent du beau chant pour dire des choses vraies et honnêtes.



La floraison désordonnée du lyrisme individuel a depuis un siècle et demi quelque chose de maladif. La grandeur morale consiste à beaucoup sentir et à beaucoup dominer, à être sobre de mots et chaste avec sa pensée, à ne la point étaler, à parler d'un regard, d'une parole profonde, sans exagérations enfantines, sans effusions féminines, pour ceux qui savent comprendre à demi mot, pour les hommes. La musique moderne qui parle tant de soi et mêle à tout propos ses confidences indiscrètes est un manque de pudeur et un manque de goût. Elle ressemble à ces malades qui ne pensent qu'à leurs maladies et qui ne se lassent point d'en parler aux autres, avec des détails répugnants et risibles. Ce ridicule de l'art s'accuse depuis un siècle.



Le spectacle de l'éternelle floraison de la musique est un bienfait moral. C'est un repos au milieu de l'agitation universelle. L'histoire politique et sociale est une lutte sans fin, une poussée de l'humanité vers un progrès constamment remis en question, arrêté à chaque pas, reconquis pouce par pouce, avec un acharnement effroyable. Mais de l'histoire artistique se dégage un caractère de plénitude et de paix. Le progrès n'existe pas ici. Si loin que nous regardions derrière nous, la perfection a déjà été atteinte ; et bien absurde celui qui croirait que les efforts des siècles ont pu approcher l'homme d'une ligne plus près de la beauté, depuis saint Grégoire et Palestrina ! Il n'y a là rien de triste ni d'humiliant pour l'esprit. Au contraire. L'art est le rêve de l'humanité, un rêve de lumière, de liberté, de force sereine. Ce rêve ne s'interrompt jamais, et nous n'avons aucune crainte pour l'avenir. Notre inquiétude ou notre orgueil voudraient souvent nous persuader que nous sommes parvenus au faite de l'art et à la veille du déclin. C'est ainsi depuis le

commencement des temps. Dans tous les siècles on a gémi : « Tout est dit et l'on vient trop tard. » Tout est dit peut-être. Mais tout est encore à dire. L'art est inépuisable comme la vie. Rien ne le fait mieux sentir que cette musique intarissable, cet océan de musique qui remplit les siècles.

(Musiciens d'autrefois.)

L'AMOUR ET L'AMITIÉ

Tout ce que touche l'amour est
sauvé de la mort.



Tout passe : le souvenir des paroles, des baisers, des étreintes des corps voluptueux ; mais le contact des âmes qui se sont une fois touchées et se sont reconnues parmi la foule des formes éphémères, ne s'efface jamais.



Ivresse des premiers temps, où les êtres mêlés ne songent, uniquement, qu'à s'absorber l'un l'autre... De toutes les parcelles de leurs corps et de leurs âmes, ils se touchent, ils se

goûtent, ils cherchent à se pénétrer. Ils sont à eux seuls un univers sans lois, un chaos amoureux, où les éléments confondus ne savent pas encore ce qui les distingue entre eux et s'efforcent l'un l'autre de se dévorer goulûment. Tout les ravit dans l'autre : l'autre, c'est encore soi. Qu'ont-ils à faire du monde ? Comme l'Androgyne antique, endormi dans son rêve d'harmonieuse volupté, leurs yeux sont clos au monde, le monde est tout en eux...



J'ai un ami !... Douceur d'avoir trouvé une âme où se blottir au milieu de la tourmente, un abri tendre et sûr, où l'on respire enfin, attendant que s'apaisent les battements d'un cœur haletant ! N'être plus seul, ne devoir plus rester armé toujours, les yeux toujours ouverts et brûlés par les veilles, jusqu'à ce que la fatigue vous livre à l'ennemi ! Avoir le cher compagnon, entre les mains duquel on a remis tout son être, —

qui a remis tout son être en vos mains. Goûter enfin le repos, dormir tandis qu'il veille, veiller tandis qu'il dort. Connaître la joie de protéger celui qu'on aime et qui se confie à vous, comme un petit enfant. Connaître la joie plus grande de s'abandonner à lui, de sentir qu'il tient tous vos secrets, qu'il dispose de vous. Vieilli, usé, lassé de porter depuis tant d'années la vie, renaître jeune et frais dans le corps de l'ami, voir avec ses yeux le monde renouvelé, êtreindre avec ses sens les belles choses passagères, jouir avec son cœur de la splendeur de vivre... souffrir même avec lui... Ah ! même la souffrance est joie, pourvu qu'on soit ensemble !

J'ai un ami !... Loin de moi, près de moi, toujours en moi. Je l'ai, je suis à lui. Mon ami m'aime. Mon ami m'a. L'amour a nos âmes en une âme mêlées.



La misère du monde est qu'on n'y a presque jamais un compagnon. Des

compagnes, peut-être, et des amis de rencontre. On est prodigue de ce beau nom d'ami. En réalité, on n'a qu'un ami dans la vie. Et bien rares ceux qui l'ont. Mais ce bonheur est si grand qu'on ne sait plus vivre, quand on ne l'a plus. Il remplissait la vie, sans qu'on y eût pris garde. Il s'en va : la vie est vide. Ce n'est pas seulement l'aimé qu'on a perdu. c'est toute raison d'aimer, toute raison d'avoir aimé. Pourquoi a-t-il vécu ? Pourquoi a-t-on vécu ?



Tant vaut celui qui aime, tant vaut l'amour. Tout est pur chez les purs. Tout est pur chez les forts et chez ceux qui sont sains. L'amour, qui pare certains oiseaux de leurs plus belles couleurs, fait sortir des âmes honnêtes ce qu'elles ont de plus noble. Le désir de ne montrer à l'autre rien qui ne soit digne de lui, ne fait plus prendre plaisir qu'aux pensées et aux actes en harmonie avec la belle image que l'amour a sculptée. Et le bain de

jeunesse où l'âme se retrempe, le rayonnement sacré de la force et de la joie, sont beaux et bienfaisants, et rendent le cœur plus grand.



L'amour est pour un jeune cœur une douceur trop forte ; auprès de lui, quelle autre foi peut tenir ? Le corps de la bien-aimée, son âme que l'on cueille sur cette chair sacrée, sont toute science et toute foi. De quel sourire de pitié on regarde ce qu'adorent les autres, ce que soi-même jadis on adora ! De la puissante vie et de son âpre effort, on ne voit plus que la fleur d'une heure, que l'on croit immortelle...



Un frais amour de deux corps juvéniles est un matin d'avril. Il passe comme avril. La jeunesse du cœur est un déjeuner de soleil.



Il est une âme cachée, des puissances aveugles, des démons, que chacun porte emprisonnés en soi. Tout notre effort, depuis que l'humanité existe, a été d'opposer à cette mer intérieure les digues de notre raison et de nos religions. Mais que vienne une tempête (et les âmes plus riches sont plus sujettes aux tempêtes), que les digues aient cédé, que les démons aient le champ libre, qu'ils se trouvent en présence d'autres âmes que soulèvent des puissances semblables... Ils se jettent l'un sur l'autre. Haine ou amour ? Fureur de destruction mutuelle ? — La passion, c'est l'âme de proie.



L'amour ! La plus divine des choses humaines, quand il est un don de soi, un sacrifice enivré. La plus sotte et la plus décevante, quand il est une chasse au bonheur.



Celui qui a eu le bonheur de connaître, une fois dans le monde, l'intimité complète, sans limites, d'une âme amie, a connu la plus divine joie, — une joie qui le rendra misérable tout le reste de sa vie... Le pire des malheurs est, pour les cœurs faibles et tendres, d'avoir une fois connu le plus grand des bonheurs.



On ne revient pas au passé. Il faut continuer sa route ; et il ne sert à rien de se détourner, sinon pour voir les lieux où l'on passa, les lointaines fumées du toit sous lequel on dormit, s'effaçant à l'horizon, dans la brume du souvenir. Mais rien ne nous éloigne davantage de nos âmes anciennes que quelques mois de passion. Le chemin tourne brusquement, le paysage change ; il semble qu'on dise adieu, pour la dernière fois, à ce qu'on laisse derrière soi.



Le monde est mal fait. Qui aime n'est pas aimé. Qui est aimé n'aime point. Qui aime et est aimé est un jour, tôt ou tard, séparé de son amour... On souffre. On fait souffrir. Et le plus malheureux n'est pas toujours celui qui souffre.



Une grande âme n'est jamais seule. Si dénuée qu'elle soit d'amis, elle finit par les créer, elle rayonne autour d'elle l'amour dont elle est pleine.



LA FEMME

Il est difficile d'être une femme. Beaucoup plus que d'être un homme. L'homme peut s'absorber dans une passion d'esprit, dans une activité. Il se mutile ainsi, mais il en est plus heureux. Une femme saine ne le peut pas sans souffrance. Quand elle est heureuse d'une façon, elle regrette l'autre façon. La femme a plusieurs âmes. L'homme n'en a qu'une.



Combien la femme est seule ! Hors l'enfant, rien ne la tient ; et l'enfant ne suffit pas à la tenir toujours ; car lorsqu'elle est vraiment femme, et non pas seulement femelle, lorsqu'elle a une âme riche et une vie exigeante, elle est faite pour tant de choses qu'elle ne peut accomplir seule, si on

ne lui vient en aide !... L'homme est beaucoup moins seul, même quand il l'est le plus : son monologue suffit à peupler son désert ; et quand il est seul à deux, il s'en accommode mieux, car il le remarque moins, il monologue toujours. Et il ne se doute pas que le son de cette voix qui continue imperturbablement de se parler dans le désert, rend le silence plus terrible et le désert plus atroce pour celle qui est auprès de lui, et pour qui toute parole est morte que l'amour ne vivifie point. Il ne le remarque pas ; il n'a pas mis sur l'amour, comme la femme, sa vie entière comme enjeu, sa vie est ailleurs occupée... Qui occupera la vie de la femme et son désir immense, ces millions de forces ardentes et généreuses, qui depuis quarante siècles se brûlent inutiles, offertes en holocauste à deux seules idoles : l'amour éphémère et la maternité, cette sublime duperie, qui est refusée à des milliers d'entre les femmes, et ne remplit jamais que quelques années de la vie des autres ?



Une femme intelligente a, plus qu'un homme par instants, l'intuition des choses éternelles ; mais il lui est plus difficile de s'y maintenir. L'homme qui a connu ces pensées, les nourrit de sa vie. La femme en nourrit sa vie, elle les absorbe, elle ne les crée point. Constamment, il faut jeter dans son esprit et dans son cœur de nouvel aliment : ils ne se suffisent pas à soi-même. Et faute de croire et d'aimer, il faut qu'elle détruise, à moins qu'elle ne possède le calme, vertu suprême.



La femme a le redoutable privilège de pouvoir changer, subitement, tout entière. Ces morts et ces renouvellements instantanés de l'être terrifient ceux qui l'aiment. C'est pourtant une chose naturelle, pour un être plein de vie que ne tient pas en bride la volonté, de ne plus être demain ce qu'il fut aujourd'hui. Il est une eau qui coule. Qui l'aime doit la suivre, ou bien l'emporter dans son cours. Dans

les deux cas, il faut changer. Mais c'est une épreuve dangereuse ; on ne connaît vraiment l'amour qu'après l'y avoir soumis. Et son harmonie est si délicate, dans les premières années de la vie commune, qu'il suffit souvent de la plus légère altération dans l'un ou l'autre des deux êtres pour tout détruire. Combien plus un changement brusque de fortune ou de milieu ! Il faut être bien fort — ou bien indifférent — pour y résister.



Le grand malheur des femmes d'aujourd'hui, c'est qu'elles sont trop libres, et pas assez. Plus libres, elles chercheraient des liens, elles y trouveraient un charme et une sécurité. Moins libres, elles se résigneraient à des liens qu'elles sauraient ne pouvoir briser ; et elles souffriraient moins. Mais le pire est d'avoir des liens qui ne vous lient pas, et des devoirs dont on peut s'affranchir.



Dites à la femme qu'elle est responsable, maîtresse de son corps et de sa volonté, — et elle le sera. Mais lâches que vous êtes, vous vous gardez bien de le dire : car vous avez intérêt à ce qu'elle ne le sache point !...



On se figure volontiers qu'une jeune fille du monde, élevée dans l'atmosphère de serre-chaude d'une grande ville, est plus précoce qu'une fille des champs ; et c'est tout le contraire. Les lectures les conversations, ont bien créé chez elle une hantise de l'amour, qui, dans sa vie inoccupée, frise souvent la manie : il arrive même parfois qu'elle ait lu la pièce d'avance, et en sache par cœur tous les mots. Aussi ne la sent-elle point. En amour comme en art, il ne faut pas dire ce que les autres ont dit, il faut dire ce qu'on sent ; et qui se presse de parler avant d'avoir rien à dire, risque fort de ne dire jamais rien.



On n'a pas tort de dire que la femme est la moitié de l'homme. Car un homme marié n'est plus qu'une moitié d'homme.



Qui dira les rancunes ignorées, implacables, qui couvent dans le cœur d'un être qu'on aime et dont on se croit aimé ? Du jour au lendemain, tout est changé. Elle aimait, la veille, on le croyait, elle le croyait. Elle n'aime plus. Celui qu'elle a aimé est rayé de sa pensée. Il s'aperçoit tout à coup qu'il n'est plus rien pour elle, et il ne comprend pas : il n'a rien vu du long travail qui se faisait en elle ; il ne s'est point douté de l'hostilité secrète qui s'amassait contre lui ; il ne veut pas sentir les raisons de cette vengeance et de cette haine. Raisons souvent lointaines, multiples et obscures, — certaines, ensevelies sous les voiles de l'alcôve, — d'autres, d'amour-propre blessé, secrets du cœur aperçus et jugés, — d'autres... qu'en sait-elle, elle-même ? Il est telle

offense cachée, qu'on lui fit sans le savoir, et qu'elle ne pardonnera jamais. Jamais on ne parviendra à la connaître, et elle-même ne la connaît plus bien ; mais l'offense est inscrite dans sa chair : jamais sa chair n'oubliera.



Les femmes les plus honnêtes ont parfois un instinct qui les pousse à tenter jusqu'où va leur pouvoir, et à aller au delà. Dans cet abus de pouvoir, leur faiblesse se prouve sa force. Quand la femme est égoïste et vaine, elle trouve un plaisir mauvais à voler au mari l'amitié de ses amis. La tâche est bien aisée : il suffit de quelques œillades. Il n'est guère d'homme, honnête ou non, qui n'ait la faiblesse de mordre à l'hameçon. Si loyal que soit l'ami, il pourra bien éviter l'acte ; mais en pensée, il trompera presque toujours l'ami. Et si l'autre homme s'en aperçoit, c'est fini de leur amitié : ils ne se voient plus avec les mêmes yeux. La femme qui joue à

ce jeu dangereux, en reste là, le plus souvent; elle n'en demande pas plus; elle les tient tous les deux, désunis, à sa merci.



Un ami qui se marie a beau faire : ce n'est plus l'ami d'autrefois. A l'âme d'homme est mêlée maintenant l'âme de femme.



Il est doux à une femme de croire qu'elle a affaire à un homme plus faible qu'elle. Elle trouve à satisfaire là, en même temps qu'à ce qu'il y a de moins bon en elle, à ce qu'il y a de meilleur : son instinct maternel.



Quand un peuple vieillit, il abdique sa volonté, sa foi, toutes ses rai-

sons de vivre, dans les mains de la dispensatrice de plaisir.



L'éternel féminin a sans doute exercé toujours sur les meilleurs une force exaltante ; mais pour le commun des hommes et pour les époques fatiguées, il y a, comme l'a dit quelqu'un, un autre féminin, tout aussi éternel, qui les attire en bas.

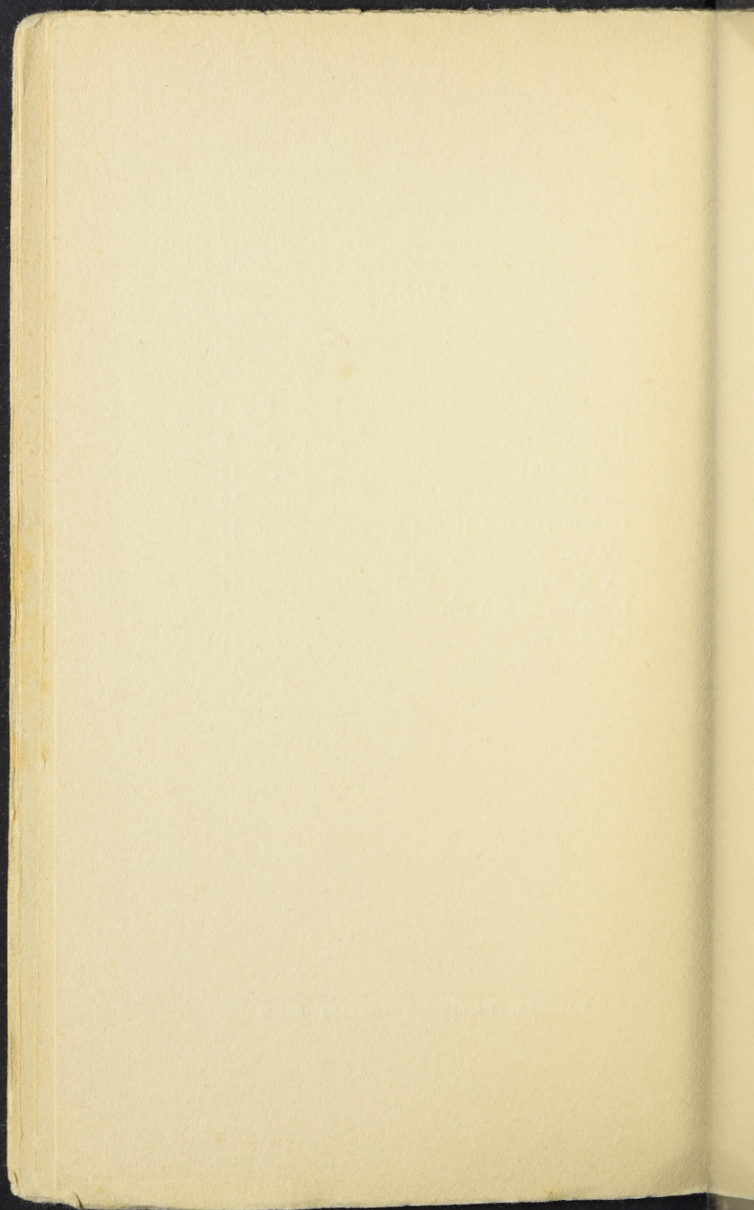


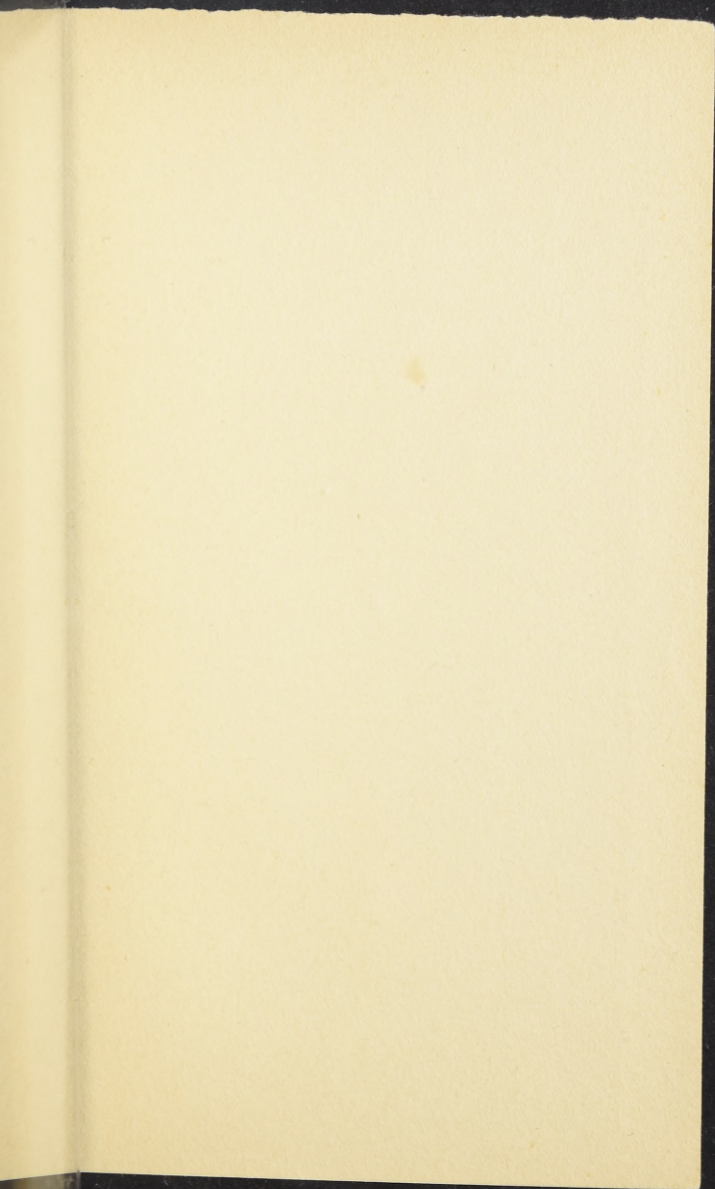
Il est bien que les femmes écrivent, si elles ont la sincérité de peindre ce qu'aucun homme n'a jamais su voir tout à fait : le fond de l'âme féminine. Mais un petit nombre seulement l'osent faire ; la plupart n'écrivent que pour attirer l'homme : elles sont aussi mensongères dans leurs livres que dans leurs salons ; elles s'embellissent fadement et flirtent avec le lecteur. Depuis qu'elles ne sont plus bigotes et n'ont plus de

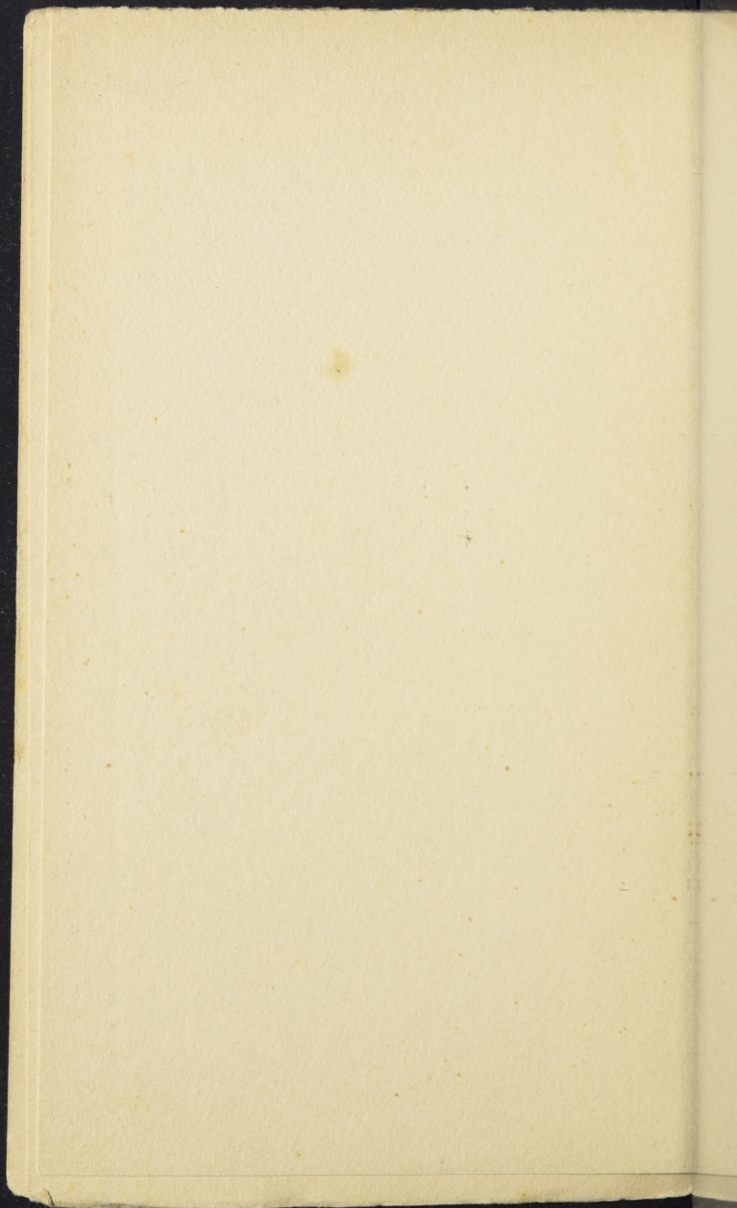
confesseur à qui raconter leurs petites malpropretés, elles les racontent au public. C'est une pluie de romans, presque toujours scabreux, toujours maniérés, écrits dans une langue qui a l'air de zézayer, une langue qui sent les fleurs, les bons parfums, trop de bons parfums, — et aussi de médiocres, — et l'éternelle, l'obsédante odeur fade, chaude et sucrée. Elle est partout dans cette littérature.

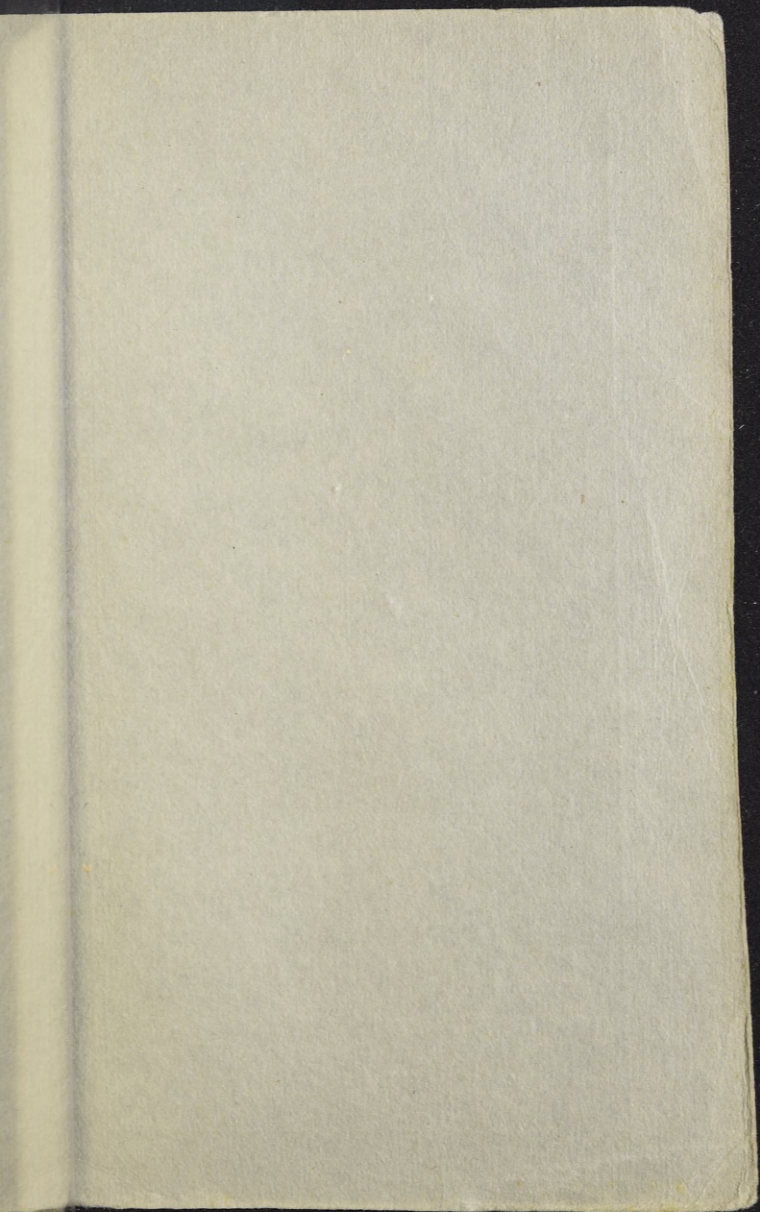
TABLE

	Pages
INTRODUCTION	5
SUR LA FRANCE.	15
LA VIE	28
LE SOUFFLE DES HÉROS	40
L'ART.	51
LA MUSIQUE.	64
L'AMOUR ET L'AMITIÉ.	75
LA FEMME	83









Les Glanes Françaises

*Collection de Pensées choisies
des principaux Ecrivains français*

Chaque recueil forme un élégant volume
petit in-12 couronne. Prix : 1 fr.

ALFRED CAPUS. — **La Vie, l'Amour,
l'Argent** (Choix et Notice par Arsène
ALEXANDRE). 1 vol.

HENRY BATAILLE. — **Le Règne intérieur**
(Choix et Notice par Denys AMIEL). 1 vol.

JEAN LORRAIN. — **La Nostalgie de la
Beauté** (Choix et Notice par Jean Bous-
CATEL). 1 vol.

ROMAIN ROLLAND. — **L'Humble Vie hé-
roïque** (Choix et Notice par Alphonse
SÉCHÉ). 1 vol.

MARCEL PRÉVOST, de l'Académie Française. —
Moralités féminines & françaises (Choix
et Notice par Ernest GAUBERT). 1 vol.

FRANÇOIS DE CUREL. — **L'Idée pathétique
et vivante** (Choix et Notice par Edouard
SCHNEIDER). 1 vol.

HONORÉ DE BALZAC. — **La Femme et
l'Amour** (Choix et Notice par Jules BER-
TAUT). 1 vol.

PAUL HERVIEU, de l'Académie Française. — **La
Chasse au réel** (Choix et Notice par
Henry MALHERBE). 1 vol.

Prix

1 fr.

Sous
d C^o

PARIS

ROMAIN
OLLAND

C'Humble
Vie
Héroïque



Prix
1 fr.

. Sansot
et C^{ie}

PARIS

